

La fonction du Père symbolique

Il y a quelque chose qui n'a pas changé depuis des millénaires chez les hommes, tout du moins chez la plupart d'entre eux, c'est qu'ils font des enfants. Et ces enfants, ils les font à des femmes, avec des femmes, parfois pour des femmes. Tantôt c'est leur désir, tantôt ils y consentent, parfois c'est à leur insu. Mais un homme qui fait un enfant, cela n'en fait pas pour autant un Père.

Le géniteur se contente d'engendrer. Le Père, lui, parle. Qui pourrait dire « Père » ? si la parole n'existait pas. Qu'est ce qu'il faudrait donc à un homme pour devenir un Père ? Pour devenir un Père, l'homme a à faire la preuve à un moment donné (le plus tôt sera le mieux) qu'il possède ce dont tout homme est dépourvu à l'origine, c'est à dire le phallus. Il a bien un pénis en tant qu'homme mais le pénis, ce n'est pas le phallus. Le pénis c'est ce qui permet au géniteur d'engendrer, c'est le propre de l'homme. Le phallus, c'est la perte liée à la prise du sexuel dans le langage. Ce n'est pas un objet à avoir mais un signifiant du manque, c'est à dire quelque chose qui vient signifier qu'il y a du manque à avoir. Le phallus est donc un signifiant amovible partagé entre les hommes et les femmes. C'est donc l'acceptation de ce

phallus comme signifiant du manque qui permet à l'homme d'accéder à ce que nous appellerons la **fonction paternelle**. Cette assertion n'est peut être pas inutile à notre époque actuelle où nous assistons à l'émergence culturelle de nouvelles formes familiales ; familles mono-parentales, familles re-composées, familles de parents homosexuels, familles de proximité, etc... La question devient alors ; faut-il qu'il y ait nécessairement un homme pour qu'il y ait **du Père** ? La psychanalyse à la suite de Freud, n'a cessé d'interroger la question du père, non pas tant comme personne mais comme fonction ou concept.

Cette réflexion épistémologique part d'un récit de l'antiquité grecque, *Œdipe roi* de Sophocle, devenu un mythe dans notre culture et dont Freud fera un concept, le complexe d'Œdipe, c'est à dire ce moment structural où tout petit enfant d'homme rencontrera le premier des interdits, prototype de tous les autres interdits à venir, l'interdit de l'inceste, à savoir le renoncement définitif pour le petit enfant de prendre le corps de la mère comme unique lieu de sa jouissance. Ce sera l'homme dans sa fonction paternelle de garantir cet interdit, de le représenter et de le soutenir. Sophocle écrit d'ailleurs dans sa pièce ; *celui qui attache le moins d'importance à pareilles choses (le désir incestueux) est aussi celui qui supporte le plus aisément la vie.*

Ce théâtre oedipien pourrait se décomposer en trois temps logiques, l'instant de voir, l'enfant est ce qui

manque à la femme et la fait devenir mère ; le temps de comprendre, le faire valoir du père tant auprès de l'enfant qu'auprès de la mère, c'est le temps de la séparation de jouissance du corps de la mère opérée justement par la fonction paternelle ; et enfin le moment de conclure, le déplacement de l'enfant de sa position d'être objet de jouissance de la mère vers une position d'avoir – ou ne pas avoir – le phallus, c'est à dire sujet à la recherche de la parole et du désir. La mère n'est plus toute. Le **Père symbolique** a séparé le couple jouissance – désir. C'est parce que le corps de la mère n'est plus le lieu de la jouissance de l'enfant que ce dernier pourra aimer et désirer ailleurs.

Nous avons donc distingué trois pères ;

- le père réel ; le père géniteur détenteur du pénis.
- le père imaginaire ; le père terrible ou débonnaire, souvent idéalisé par nécessité et parfois défaillant. Il arrive parfois qu'il se révèle décevant parce que « castré » par la mère.
- Le père symbolique ; le père qui « pratique » la fonction paternelle, qui incarne la loi par sa parole, qui donne son nom et qui dit « non » au nom de son amour. Le « bon père » disait le psychanalyste Jacques Lacan, c'est le père sévère qui persévère. Tandis qu'une autre

psychanalyste, Françoise Dolto, disait qu'une
« bonne mère » est une mère qu'on peut quitter.

Cette dernière va explorer les Evangiles pour dire que la famille de Jésus est plutôt étrange. Joseph est un homme sans femme. Marie est une femme sans homme. Ils ne se sont pas connus au sens biblique du terme, c'est à dire qu'ils n'ont pas eu de rapports sexuels puisque Marie doit être vierge. Jésus est un enfant sans père ou avec un père de trop – ou Joseph ou Dieu. C'est la parole d'un Autre qui fera de Joseph un père, la parole de l'ange Gabriel.

Tout comme César fera la leçon à son fils Marius pour lui dire ce qu'est un père dans la trilogie de Marcel Pagnol. Marius veut enlever à Fanny l'enfant qu'il lui a fait mais que Panisse à élever. Marius fanfaronne ;

Quand on est père de quelqu'un, c'est pour toujours

César, fort en gueule et en sagesse, répond ; *Quand le petit est né, il pesait 4 kilos...mais aujourd'hui, il pèse 9 kilos, et tu sais ce que c'est, 5 kilos de plus ? c'est 5 kilos d'amour. Et pourtant c'est léger l'amour. Et toi qu'est ce que tu lui as donné ?*

Marius ; *la vie, parbleu !*

César ; *oui, la vie...les chiens aussi donnent la vie...la vie, ne dis pas que tu lui as donnée, il te la prise, ce n'est pas pareil*

Marius ; *c'est qui le père ? Celui qui a donné la vie ou celui qui a payé les biberons ?*

Le père, c'est celui qui aime conclut superbement César.

Si la mère entre dans la maternité par le corps, le corps du père ne lui en dit rien (sauf parfois par des symptômes psycho-somatiques). Ainsi donc l'homme entre dans la paternité par la métaphore c'est à dire une substitution du corps, la parole. Nous concluons avec cette citation de Françoise Dolto ; ***Il n'y a de Père qu'adoptif.***

Alain Brice
Maître de conférences en Psycho-pathologie de l'
Université de Nantes
Psychologue. Psychanalyste